

MARIANO VEITIA: UNE VISION NOUVELLE
DE L'HISTOIRE INDIENNE
LA REVALORISATION DU PASSÉ INDIGÈNE EN NOUVELLE-ESPAGNE
AU XVIIIÈME SIÈCLE

ERIC ROULET

Les Indiens sont-ils de bons sauvages ou des barbares sans lois?

Les querelles du XVI^{ème} siècle qui ont opposé le dominicain fray Bartolomé de Las Casas au chroniqueur Juan Ginés Sepúlveda ne se sont pas tues avec la mort de leurs artisans. Si la cruauté des sacrifices humains a beaucoup fait pour véhiculer l'idée même de barbarie, le coeur des missionnaires notamment franciscains a su trouver les hommes. La question reste encore entière au XVIII^{ème} siècle, soit deux siècles plus tard, alors même que la colonisation > en affirmant le droit de l'Espagne à civiliser enfin cette contrée, et par la force si nécessaire, prétend avoir apporté une réponse définitive quant au passé indigène.

La bipolarisation des avis reflète toutes les prétentions sous-jacentes inhérentes à la conquête du nouveau continent. Elle n'invite pas à saisir la réalité des faits de civilisation. Elle oublie le contexte qui a produit les données qui sont utilisées comme autant d'arguments pour confondre l'adversaire.

Certains hommes ont pourtant tenté dès la confrontation des deux mondes de définir une voie médiane, plus à même d'en cerner les contours. Fray Bernardino de Sahagún (1499-1590) a écouté les Indiens. Il leur a donné la parole. Ils se sont racontés et leur mémoire a été consignée dans des codex comme ceux de Madrid. Sahagún leur a rendu leur dignité.

Les historiens du XVII^{ème} siècle et au premier chef Mariano Veitia, ont suivi ses pas, et s'ils n'ont pu rencontrer les hommes de ces temps anciens, ils ont consulté leurs témoignages. Leurs travaux et leurs interrogations partent de ces sources.

Mariano Veitia, l'archétype du créole de Nouvelle-Espagne du XVIII^e siècle

Mariano Fernández de Echeverría y Veitia (1718-1780) est un homme profondément de son siècle. Il n'est pas un individu hors du commun, grand aventurier ou marginal. Il se fonde dans son époque. Sa pensée, aussi originale soit elle, vient d'un fidèle sujet de la Couronne espagnole. Homme du roi Charles III, il participe à l'expulsion des Jésuites de Nouvelle-Espagne en 1767, alors même que le pays s'y oppose farouchement.¹ Mais il est vrai que les Veitia ont toujours été au service de sa majesté. Le père de Mariano, don José, est lui-même avocat auprès de l'Audience de Mexico.²

Veitia est un pur produit de la société coloniale. Il est né à Puebla, ville née de la colonisation. C'est un créole (*criollo*) de la seconde génération. Son devenir est tout tracé. Il fait ses études de droit à la Real y Pontificia Universidad de Mexico. Il est licencié en 1737 et intègre le corps des avocats des cours royales l'année suivante.³ Il occupera longtemps la charge d'*alcalde* de sa ville natale, Puebla.⁴ Veitia semble attaché très tôt à sa région. Il tient de nombreuses conférences sur la Vierge de Guadalupe durant son séjour dans la péninsule ibérique de 1747 à 1749.⁵ Il rédige même une histoire du sanctuaire, et des autres avoisinants, les *Baluartes de México* en 1775.

Ce n'est en fait qu'assez tardivement qu'il découvre l'histoire précolombienne. Une véritable passion va d'ailleurs l'envahir sans pour autant s'assouvir pleinement puisqu'il laissera à sa mort une oeuvre inachevée, l'*Historia antigua de México*. La rencontre en 1744 à Madrid du collectionneur milanais Lorenzo Boturini Benaduci (1702-1755) va décider de tout. Elle n'est pas accidentelle puisque Boturini est recommandé auprès de Mariano par don José, visiblement touché par les infortunes du milanais en terre mexicaine. Ses nombreux déboires nous sont bien connus par le récit qu'en a fait Miguel León-Portilla. En fait, Boturini, d'esprit curieux, s'intéresse de trop près aux antiquités indigènes. Il forme même

¹ Mariano Veitia est chargé par le gouverneur don Esteban Bravo de Revoro d'inventorier les biens des Jésuites, M. Alfaro Cutanda, *Mariano Fernández de Echeverría y Veitia, su vida y su labor americanista*, thèse de doctorat, Madrid, 1957, cité par J. Alcina Franch, *El descubrimiento científico de América*, Barcelone: Anthropos, 1988, p.113.

² *Ibid.*, p. 111.

³ Fr. Antonio, *Carta*, cite par F. Ortega, "Noticia sobre el autor", in: M. F. de Echeverría y Veitia, *Historia antigua de México*, México, Imp. J. Ojeda, 1836, t. 1, p. IX.

⁴ Mariano Veitia est *alcalde* de Puebla de 1758 à 1774 M. Moreno Bonett, *Nacionalismo novohispano: Mariano Veitia, Historia antigua, Fundación de Puebla, Guadalupepanismo*, México: UNAM, 1983, p. 176.

⁵ F. Ortega, *op. cit.*, p. XIX.

une riche collection de manuscrits, le *Museo indiano*. Ses recherches irritent. Le passé est un sujet encore sensible et le vice-roi, le comte de Fuenclara fait saisir les documents et expulser le chevalier milanais en partant du fait que bien qu'étant étranger.⁶

Le jeune Veitia offre ainsi à Boturini l'hospitalité. En remerciement, il est initié aux manuscrits mexicains.

"Me dio las primeras luces que me han servido de norte y sin las cuales era imposible haber logrado tan arduo empeño".⁷

Mariano ne cache pas ce qu'il lui doit même s'il prend ses distances sur certains sujets.⁸ Dès son retour en Nouvelle-Espagne, il consulte la collection du *Museo indiano* au secrétariat du gouvernement. Il effectue ainsi de nombreuses copies, se promettant de les envoyer en Espagne. Il s'attache particulièrement aux roues calendaires et aux livres festifs comme le *Codex Ixtlilxóchitl*.⁹ Il bénéficie d'appuis pour assurer ce travail.

Valido del favor del señor don José de Gorraez, secretario de gobierno de cuyo oficio se halla depositado el museo embargado y prevé de la orden y licencia del Exmo. señor virrey conde de Revillagigedo lo gre verle y reconocerle a toda mi satisfacción y sacar de el copias...¹⁰

La mort de Boturini en 1755 le décide à écrire son histoire. Ce sera *l'Historia antigua de México*.

L'oeuvre de Mariano Veitia ne sera publiée que tardivement mais elle est connue sous forme manuscrite ou fragmentaire dès le XVIII^e siècle. Elle devient rapidement une référence. Les manuscrits sont protégés par le chroniqueur royal Juan Bautista Muñoz (1745-1799) qui en réclame une partie directement au vice-roi.¹¹

⁶ M. León-Portilla, "Estudio preliminar", in: L. Boturini Benaduci, *Idea de una nueva historia general de la América septentrional*, México, Porrúa, 1974, p. xv et suivantes.

⁷ M. F. de Echeverría y Veitia, *Manuscrit 215 de la Bibliothèque de France*, Paris, folio 3v. Le manuscrit 215 est un état préparatoire de *l'Historia antigua de México* de Mariano Veitia. Il est composé de 15 documents dont 2 prologues et 7 séries chronologiques. L'essentiel des propos est repris dans *l'Historia antigua de México* (voir: E. Roulet, *L'oeuvre américaniste de Mariano Veitia: autour de l'Historia antigua de México*, thèse de doctorat, La Sorbonne, 1992).

⁸ Víctor Rico González y voit même un des fait majeur de la vie de Mariano Veitia V. Rico González, *Historiadores mexicanos del siglo XVIII: estudios historiográficos sobre Clavigero, Veitia, Cavo y Alegre*, México: UNAM, 1949, p. 83.

⁹ Mariano Veitia utilise notamment 7 roues calendaires qui seront publiées en 1907 par Genaro García sous le titre de *Los calendarios mexicanos*. Il s'inspire grandement du *Codex Ixtlilxóchitl* pour constituer son propre document le *Codex Veitia* (J. Alcina Franch, "Introducción", in, *Codice Veitia*, Madrid: Testimonio-Patrimonio Nacional, 1986).

¹⁰ M. F. de Echeverría y Veitia, *Manuscrit 215, op cit.*, folio 1 r.

¹¹ M. Orozco y Berra, "Ojeada sobre la cronología mexicana", in: H. A. Tezozómoc, *Crónica mexicana*, México, Porrúa, 1980, p. 152-154.

Une partie est cependant recueillie par Antonio de León y Gama (1735-1802) et Antonio José Pichardo (1748-1812) comme en témoignent leurs nombreuses copies.¹² Fray Servando Mier (1763-1827) et Carlos María de Bustamante (1774-1848) y puisent en grande partie les éléments indispensables à leurs démonstrations historiques et nationalistes.¹³ Mais c'est l'historien William H. Prescott (1796-1859) qui lui rend le plus grand hommage, il écrit en 1844 dans son *History of the Conquest of Mexico*¹⁴

"L'oeuvre la plus importante à avoir paru ces derniers temps sur l'histoire ancienne du Mexique est celle du licencié don M. Veytia"

Il ajoute un peu plus loin: "Comme critique, il occupe une place supérieure à celle des historiens qui l'ont précédé..."

La *Historia antigua de México* de Mariano Veitia offre une vision nouvelle du monde indien. Il dresse le vrai portrait d'une civilisation. Le mot est lâché. Civilisation. Pour Veitia, le monde indien est équivalent à ceux des Grecs et des Romains. Et de mettre en avant ce qui fait intellectuellement la grandeur de ce monde oublié.

Mariano Veitia insiste principalement sur trois aspects de l'univers indigène qui sont à ses yeux les facteurs déterminants d'un monde civilisé: la durée de l'aventure indienne, la transmission de l'héritage culturel et l'harmonie sociale.

Une société multi-séculaire

L'histoire indienne commence avec une date, celle de la création du monde 4033 ans avant Jésus-Christ. Veitia s'appuie en cela sur les relations du chroniqueur indigène Fernando de Alva Ixtlilxóchitl (1578-1650).¹⁵ Il trouve la trace du déluge dans l'évocation de la fin du premier monde crée ou premier soleil. En effet, celui-ci appelé par les Aztèques *Atonatihu* —ce qui signifie Soleil d'eau en nahuatl— avait péri sous les flots. C'est après la destruction de la

¹² José Antonio Pichardo est l'exécuteur testamentaire d'Antonio de León y Gama (C. M. de Bustamante, in: A. de León y Gama, *Descripción histórica y cronológica de las dos piedras*, México, 1832, p. 11).

¹³ D. Brading, *Los orígenes del nacionalismo mexicano*, México: Era, 1979, p. 70-71.

Voir aussi C. M. de Bustamante, *Mañanas de la alameda de México*, México, 1835-36, 2 v.

¹⁴ W. H. Prescott, *History of the Conquest of Mexico*, cité par M. Moreno Bonett, *op. cit.*, p. 181-182.

¹⁵ Cette filiation relevée par de nombreux historiens comme José Fernando Ramírez et Edmundo O'Gorman est surtout évidente dans le domaine des chronologies; E. Roulet, "Essai sur la formation de la chronologie de la *Historia antigua de México* de Mariano Veitia", in: *Journal de la Société des Américanistes*, n. 81, Paris, 1995, p. 143-158.

Tour de Babel que certains hommes arrivèrent en Amérique après une migration de 104 ans. Ils connurent de nombreuses autres vicissitudes, mais posèrent aussi les bases de leur civilisation avec la fondation de la première ville, Huehuetlapalan et la création du calendrier.

Il est important de saisir les étapes signalées. Le monde indien participe à la dynamique générale de l'humanité. Il est aussi ancien. Et même si certains veulent en nier les réalisations, ils ne peuvent qu'en constater l'origine. Le poids du passé s'inscrit aussi dans le temps même de la migration: 104 ans, soit 2 cycles de 52 ans, ce qui correspond à la plus longue période de temps connue des Aztèques.

L'inscription dans le temps est suivie d'une inscription dans l'espace. La fondation de Huehuetlapalan signifie par excellence la prise de possession de la terre. Et comme pour bien marquer cet épisode, les Indiens consignent déjà à cette époque leur histoire. Ils donnent des témoignages de leurs origines. Les calendriers étaient en effet couverts de dessins qui préfiguraient une écriture.

Veitia veut ainsi prouver que quoique issus du fonds commun, les Indiens ont su affirmer une originalité dès cette époque. Pour cela, il refuse les nombreuses démonstrations du xvième siècle qui voulaient que les Indiens soient la treizième tribu d'Israël. Ce n'en est pas une. En regardant les sources, il observe qu'il n'y eut jamais "ni circoncision, ni autre coutume des Hébreux"¹⁶ Il doit cependant par moment expliquer le monde indien en se servant des propres aventures des Hébreux, comme pour mieux les faire accepter. Ainsi, Il montre que les Aztèques se sont mis au service des souverains d'Azcapotzalco comme les Hébreux avaient été obligé de se battre comme mercenaires, au service du plus fort, pour avoir le droit d'être sur une terre. De même, ils avaient perpétrés des sacrifices sanglants jusqu'au moment où Yavhé avait arrêté le bras d'Abraham.

L'histoire indienne comme elle s'inscrit dans une longue période de temps nécessite une chronologie générale. Cette tâche va occuper longtemps Mariano Veitia. Il est le premier à tenter de l'établir sans privilégier une lignée dynastique comme l'ont fait par exemple les chroniqueurs indigènes soucieux surtout du prestige de leur cité. La chronologie est un guide. Elle permet de montrer en outre la diversité du monde indien et la richesse des événements de l'histoire de ce monde. Un monde ancien sans fait n'a pas de réalité. Les destins des souverains, les guerres et les autres calamités

¹⁶ M. F. de Echeverría y Veitia cité par M. Moreno Bonett, *op. cit.*, p. 85.

gravent le temps dans la vie des hommes, loin des temps mythiques, voire des mémoires collectives déconnectées.

La transmission de la mémoire

A quoi bon une histoire si celle-ci n'est pas connue? Mariano Veitia sait louer les Indiens pour leur souci de consignation et d'enseignement de l'histoire.

Pour lui les Indiens ont su, dès l'aube de leur civilisation inventer une écriture. Elle est comme un véritable système de notation des sons.¹⁷

Las figuras de estas pinturas les servían a ellos de letras y caracteres a nosotros los que usamos y que el saber formar y entender estos mapas era un facultad que entre ellos se enseñaba y se aprendía como entre nosotros leer y escribir.

Mariano Veitia dans sa volonté de montrer une culture écrite avance une interprétation très personnelle des dessins en y voyant un alphabet. Il concède que ce sont des caractères bien étranges mais peut-être pas plus par exemple que les lettres grecques. Mais qui au XVIII^e siècle aurait bien voulu croire que des dessins pouvaient signifier une écriture? L'explication alphabétique ne pouvait être que la seule acceptée.

Dans le même temps, Mariano Veitia n'a pas entièrement tort. D'une part quant à l'ancienneté des dessins. Il est patent que certains figurent notamment les quatre directions où l'on remonte à la plus haute antiquité, puisqu'ils figurent sur la statuare olmèque.¹⁸ Cependant, ce sont des idéogrammes. D'autre part, s'ils ne pouvaient être une écriture véritable de type phonétique, une évolution était en train de se produire à l'époque aztèque qui attribuait des valeurs phonétiques à certains dessins. Jacques Soustelle rapporte ainsi:¹⁹ "Le nom du village d' Otlatlilian est figuré par un roseau, *otlatl* (idéogramme) et par des dents, *tlán*, (phonogramme)".

¹⁷ M. F. de Echeverría y Veitia, "Discurso preliminar", in: Lord Kingsborough, *Antiquities of Mexico*, Londres: H. G. Bohn, 1848, t. 8, p. 161.

¹⁸ J. Soustelle, L. *Les Olmèques*, Paris: Arthaud, 1979, fig. 67.

L. Séjourné, *La pensée des anciens Mexicains*, Paris, Maspéro, 1982, p. 92-94.

M. Coe, *Les premiers Mexicains*, Paris, Colin, 1985, p. 82.

¹⁹ J. Soustelle, *La vie quotidienne des Aztèques à la veille de la conquête espagnole*, Paris, Le livre de poche, 1983, p. 347.

Les dessins couvraient des feuilles entières de papier végétal tiré du maguey qui étaient reliées entre elles et pliées en accordéon. Ces codex étaient de véritables livres ou étaient consignés les tributs des populations soumises —*Matricula de Tributos, Codex Mendoza*— les propriétés agricoles, ou les ressorts des seigneuries. Certains étaient plus spécialisés comme les livres de divination, les *tonakamull*. De toute façon, d'une manière ou d'une autre, ils étaient les produits d'une catégorie particulière de la population, les *tlacuiloanime*, les scribes. Il ne semble pas que les hommes du peuple aient eu accès à l'écriture. Ce savoir ne s'enseignait qu'aux élèves des collèges-monastères, les *calmecac*.

Les codex jouaient un grand rôle dans la vie sociale des classes dirigeantes. Les négociants —les *pochteca*— y consignaient leurs déplacements. Ils possédaient des livres astrologiques particuliers dont le *Codex Féjervary-Mayer* est un bel exemple.²⁰ Parfois même ils servaient de support informatif pour les souverains. Veitia rapporte en s'appuyant sur Ixtlilxochitl que le gouverneur aztèque de Cempohualan fit effectuer des peintures des Espagnols et de leurs équipements pour en rendre compte à Motecuhzoma II.²¹ Des archives existaient même, comme à Tetzoco. En ce sens seulement il est possible de parler de civilisation écrite.

Veitia du moins parle de ces documents en homme avisé. S'il reconnaît ne pas toujours les comprendre, ne disposant pas des clés indispensables, il les a du moins observés. Il sait d'ailleurs livrer des observations sur quelques uns dont le *Mapa Sigüenza* dans la *Historia antigua de México*.²² La collection Boturini comportait de 316 pièces dont de nombreuses pictographiques.²³

Si l'écrit était réservé, les Indiens n'en connaissaient pas moins les grandes lignes de leur histoire. Veitia loue les nombreux exercices de mémorisation entrepris dans les écoles. Les enfants apprenaient les chants qu'ils devaient offrir aux dieux lors des grandes fêtes religieuses.

Para conservar estas tradiciones inventaron los cantares que se decian en todas las fiestas solemnes y en los bailes publicos por medio de los cuales se instruia bastantemente en los sucesos de la historia y en

²⁰ M. León-Portilla, "Introduction", in: *Le livre astrologique des marchands. Codex Féjervary Mayer*, Paris: La Différence, 1992, p. 21.

²¹ M. F. de Echeverría y Veitia, "Discurso preliminar", *op. cit.*, p. 161.

La description d'Ixtlilxochitl apparaît dans F. de A. Ixtlilxochitl, *Obras históricas*, t. 2, *Historia de la nación chichimeca*, México: UNAM, 1985, p. 199.

²² M. F. de Echeverría y Veitia, *Historia antigua de México*, *op. cit.*, t. 2, p. 283.

²³ M. León-Portilla, "Estudio preliminar", *op. cit.*, p. XXXVII.

los acaecimientos más notables la gente vulgar que no entendia el significado de las pinturas.²⁴

Cette oralité a réussi par là même à sauvegarder un héritage précieux dans la mesure où de nombreux manuscrits indigènes ont été détruits au moment de la Conquête.²⁵

Il apparaît que l'affirmation de la transmission de l'histoire en ces temps anciens fait pendant à son propre siècle où les idées et les écrits sont soumis à la censure de l'inquisition ou de la vice-royauté. Les infortunes de Boturini en sont un bon exemple. Mais, Mariano Veitia lui même ne connut aucune publication historique de son vivant et ses manuscrits furent réclamés par la Couronne pour finir dans les archives de la Real Academia sans servir aucunement à l'écriture d'un ouvrage général, comme cela aurait pu être.

Les temps modernes ne sont peut-être pas ceux que nous croyons, semble-t-il dire en substance.

Une civilisation harmonieuse

Les Conquistadors furent les premiers à constater l'extraordinaire structuration de la société aztèque.

Mariano Veitia voit une pyramide avec à sa tête le souverain de Mexico-Tenochtitlan. Prêtres et guerriers forment deux catégories équivalentes quant au poids social ayant un rôle bien défini d'encadrement de la population, chacune avec ses formations et ses responsabilités particulières. Certes, il note une forme de dualité, dualité qu'il retrouve d'ailleurs à l'intérieur même des catégories. Mais ce qu'il retient surtout c'est la cohésion de l'ensemble.

La guerre et le sacrifice sont pour lui les actes fédérateurs de la civilisations aztèque. Les uns capturent ce que les autres offrent aux dieux. Le tout pour se concilier le concours des divinités pour assurer l'ordre de ce monde et sa continuation. C'est une alliance, sans

²⁴ M. F. de Echeverría y Veitia, "Discurso preliminar", *op. cit.*, p. 162.

Dans le *Manuscrit 215*, il attribue ce souci de l'histoire aux Toltèques et affirme que c'est ce qui leur assura une civilisation harmonieuse (M. F. de Echeverría y Veitia, *Manuscrit 215*, *op. cit.*, folio 16v.

"Se valían para historiar sus antigüedades de cantares en prosa y en verso que se enseñaban a los niños y en todas las solemnidades se cantaban, repetían según el orden que tenía establecido, unos en unas y otros en otras y de esta suerte conseguían que a los menos la gente principal estuviese instruida en los principales sucesos de su historia."

²⁵ Mariano Veitia attribue ces destructions à l'ignorance des premiers européens M. F. de Echeverría y Veitia, "Discurso preliminar", *op. cit.*, p. 161.

cesse renouvelée. Le peuple lui-même est présent lors des sacrifices sanglants. Il apporte sa propre participation. C'est un véritable meurtre collectif. Tzvetan Todorov note à ce propos:²⁶

Le sacrifice se fait au nom de l'idéologie officielle, et sera perpétré au vu et au su de tous. L'identité du sacrifié est déterminée par des règles strictes Il ne doit pas être trop étranger, trop lointain [...] mais il ne doit pas non plus appartenir à la même société: on ne sacrifie pas son concitoyen.

Le sang est un ciment. Les bals qui suivaient les cérémonies où toutes les catégories sociales sont confondues en renforcent encore le caractère identitaire.

La civilisation aztèque est profondément violente, mais cette violence n'est pas une libération anarchique des pulsions primaires des individus —comme tuer et détruire—. Elle est toute orientée vers un but élevé permettant d'accéder au sacré. Elle est profondément intellectualisée. Elle ne risque pas de compromettre certaines catégories sociales en favorisant un affrontement. Le fait que l'agressivité des hommes ait été canalisée dans la guerre sacrificielle montre un choix politique pour la survie du groupe dans son entier.

Veitia pense que ce fonctionnement social repose non sur la libre adhésion à un système comme le veulent les philosophes des Lumières mais sur une convention plus ou moins imposée mais qui semble acceptée. C'est la loi qui en garantit la pérennité. Il parle souvent des juristes. Il les évoque dès les premiers temps historiques.

"...[Esta nación] huvo... insignes filósofos... establecieron muchas muy justas leyes para su gobierno y en ellas huvieron grandes jurisconsultos."²⁷

Sa propre formation d'homme de loi n'est pas à l'origine de cette affirmation. Veitia se situe dans les grands débats philosophiques de son propre temps. L'origine du pouvoir et le gouvernement idéal sont des idées dûment exposées en ce milieu de siècle. Il a pu s'en rendre compte lors de son voyage madrilène. Il a fréquenté les académies. Boturini lui a parlé du penseur napolitain (Giambattista Vico (1668-1744) et du sens probable de l'histoire sans pourtant le convaincre pleinement.²⁸ Si toutes ces interrogations

²⁶ T. Todorov, *La Conquête de l'Amérique: la question de l'autre*, Paris, Seuil, 1982, p. 149.

²⁷ M. F. de Echeverría y Veitia, *Manuscrit 215, op. cit.*, folio 16r.

²⁸ Lorenzo Boturini nourrit sa propre réflexion historique des démonstrations de Vico voir: Álvaro Matute, *Lorenzo Boturini y el pensamiento histórico de Vico*, México: UNAM, 1976.

n'apparaissent pas dans son oeuvre, du moins subsiste-t-il un profond questionnement sur le fonctionnement des sociétés humaines, bien au-delà d'un simple désir de compréhension de l'organisation sociale.

La loi est donc d'évidence la marque d'un gouvernement éclairé. Aussi, il consacre plusieurs chapitres de son *Historia antigua de México* à l'évocation de l'oeuvre législative du souverain de Tetzcoco Nezahualcoyotl (1432-1472).²⁹

La loi ne peut être appliquée et respectée que dans la mesure où les hommes la connaissent. Et Mariano Veitia avance le rôle de l'écriture. Mais il faut aussi en connaître les gardiens que sont les magistrats. Et Veitia de parler des juristes. Enfin, il faut encore en définir le cadre privilégié, le ressort d'exercice, la juridiction. Cet espace, pour Veitia c'est la *civitas*, la cité.

La cité, qu'est-ce donc pour Veitia?

La cité est un lieu, un lieu de concentration humaine. Mexico-Tenochtitlan a 300 000 âmes, ce qui en fait un des foyers majeurs de peuplement de cette époque.³⁰ Le conquistador Bernal Díaz del Castillo (1495/6-1584) confiait déjà au XVIII^e siècle:³¹ "On aura déjà entendu dire, dans la plus grande partie de l'Espagne et de la chrétienté à quel point Mexico est une grande cité, bâtie sur l'eau comme Venise".

L'espace occupé n'est pas la seule référence du caractère exceptionnel de la cité. La prouesse technique est tout autant fondamentale. Mariano Veitia rappelle le souci qu'avaient les habitants de prendre soin de leur ville et d'entretenir les aqueducs³²:

Le imploraban [a Tlaloc] para que no faltasen las aguas que fecundasen sus sementeras y mantubiesen en buen estado la laguna que circundaba la ciudad y era para ellos un tesoro en las utilidades que les producía.

Cette concentration humaine donne un paysage particulier, dominé par un habitat spécifique. C'est la ville.

Veitia consacre de nombreuses pages à la description de la grande ville aztèque. Il évoque les nombreux bâtiments, les temples de quartier, les palais et les places publiques. Ces dernières sont les

²⁹ M. F. de Echeverría y Veitia, *Historia antigua de México*, op. cit., t. 3, chap. v, vi et vii.

³⁰ M. Coe, op. cit., p. 191.

³¹ B. Díaz del Castillo, *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, Paris, Maspero/La Découverte, 1980, t. 1, p. 77.

³² M. F. de Echeverría y Veitia, *Manuscrit 215*, op. cit., folio 70r.

lieux privilégiés des activités sociales comme les fêtes rituelles, les sacrifices, les marchés. Elles étaient vastes. L'enceinte sacrée de Mexico-Tenochtitlan possédait une surface de 400m sur 300m.³³ La grandeur des bâtiments est souvent soulignée. Le palais de Motecuhzoma II couvrait 2,4 ha. Le *Templo mayor* faisait à lui seul 100m sur 80.³⁴ Ceci n'est d'ailleurs pas le propre de Mexico-Tenochtitlan. Et Veitia ne s'y trompe pas quand il raconte le raffinement extrême de la ville voisine de Tetzcoco.

Il ne s'agit pas à proprement parlé d'une civilisation urbaine, même si les centres sont nombreux. En effet, le taux d'urbanisation ne dépassait pas les 7 à 13% de la population totale, ce qui est à mettre en relation avec les taux d'Europe à la même époque.³⁵ La ville et plus exactement les bâtisses officielles sont la matérialisation du pouvoir et du gouvernement, car en fait son autorité s'exerce bien au-delà de ces limites. La cité dépasse, et de loin la ville. C'est particulièrement évident quand Veitia parle des paysans et des pêcheurs. Ils n'appartiennent pas au monde urbain, même si des lopins de terre étaient contigus aux maisons, pourtant, ils sont dans la cité. La cité est une communauté de vie et d'intérêt.

Mariano Veitia et les modèles culturels de son temps

Avec l'appareillage mental de son époque et les sources disponibles, alors que les premiers feux de l'archéologie ne sont pas encore allumés en Nouvelle-Espagne, Mariano Veitia tente de donner un éclairage plus valorisant du monde indien. Il n'en exclut pas certains aspects frustrés comme les sacrifices. Il constate les cruautés commises sans pour autant condamner. Il critique ceux qui, comme fray Juan de Torquemada (1557-1624), ont parlé durement.³⁶ Il veut, lui, expliquer. Il note bien les superstitions, mais il sait rappeler qu'à certaines époques ces pratiques étaient courantes dans l'ancien monde:³⁷

No niego por esto que los Indios se sirviesen de la combinación de estos geroglíficos y figuras para hacer sus pronosticos y adivinaciones al modo que en el mundo antiguo se han servido para ello de ruedas, de

³³ J. Soustelle, *La vie quotidienne des Aztèques...*, *op. cit.*, p. 56.

³⁴ *Ibid.*, p. 54.

³⁵ P. Bairoch, *De Jéricho à Mexico*, Paris, Gallimard, 1985, p. 96.

³⁶ M. F. de Echeverría y Veitia, "Discurso preliminar", *op. cit.*, p. 162 et suivantes.

³⁷ *Ibid.*

lineas, de letras, de numeros, y aun de las mismas palabras y textos de la Sagrada escritura.

Veitia garde un grand souci d'honnêteté. Comment en effet reprocher aux Indiens leurs activités idolâtriques et leur refuser la considération alors même que l'ancien monde qui se targue d'être une modèle de civilisation les a connues. La dimension critique est toute entière et l'honore. Et puis, d'autres cultures qui sont profondément superstitieuses sont bien acceptées. Et au premier chef le monde classique gréco-romain. Car c'est bien le modèle dominant de civilisation.

D'ailleurs, Mariano Veitia fonctionne avec ce modèle en tête quoique plutôt romain. Mexico-Tenochtitlan est la Ville -la *Ciudad*- comme Rome est l'*Urbs*. Il donne de même le temps en calendes et parle de combats de gladiateurs.

Et comme son propos est de montrer que les Aztèques ont su développer une civilisation toute aussi brillante, il tente de trouver chez eux les caractères qui font au XVIII^{ème} siècle une civilisation. En soulignant les réalisations merveilleuses et parfois originales des Aztèques comme autant de preuves du modèle de la civilisation, il montre qu'ils sont tout autant acceptables.

Il considère même qu'à l'image du monde romain, l'idolâtrie des faux dieux a conduit à la destruction finale. Les Aztèques quoique au fait de la nouvelle Alliance après la venue de l'apôtre saint Thomas en Amérique ont oublié le message évangélique.

La religion [quedo] en manos de sus sacerdotes, estos harian lo que hicieron en otras partes que fue inventar nuevos ritos, ceremonias y enbustes (...) sumergiendolos [los pueblos] en un abismo de errores, con que pervertido el verdadero culto degenero en idolatria.³⁸

La divine providence a décidé du déclin. Ce qui ne signifie pas la destruction et l'asservissement. Chaque homme a droit d'être sauvé.

Le monde indien a connu son terme et d'autres hommes sont venus sur cette terre, les créoles. Ils sont un million au XVIII^{ème} siècle. Ils s'occupent du bon fonctionnement de la Nouvelle-Espagne. Loin de la mère patrie, ils s'affirment, et prennent possession du passé indigène. La terre fait les hommes.

Mariano Veitia préfigure-t-il un nationalisme créole? Le XIX^{ème} siècle en recherche de héros le dira. Francisco Ortega écrit en

³⁸ M. F. de Echeverría y Veitia, cité par M. Moreno Bonett, *op. cit.*, p. 83.

1836:³⁹ "Veytia empleo toda su vida en tareas literarias dirigidas en su mayor parte a ilustrar la historia de su nacion."

En fait, Veitia ne revendique rien. Il connaît cette terre, ces hommes. Il voit bien une profonde originalité. Et il la dit. Les temps ont changé. Les réformes des Bourbons d'Espagne et le poids croissant des créoles dans l'économie coloniale ont offert un nouveau paysage à la Nouvelle-Espagne. Elles offrent un champ d'expression inédit. Ce sont tout autant ces conditions que sa rencontre avec Lorenzo Boturini ou que sa propre formation universitaire qui ont décidé Mariano Veitia à écrire ainsi. Il participe en ce sens à son époque. Il en épouse les désirs et les sensibilités.

Mais il demeure espagnol. Sa référence est l'Espagne. Il est un provincial. L'affirmation de l'identité n'aboutit pas selon lui à la rupture. La valorisation du passé indien n'est pas un acte politique.

³⁹ F. Ortega, *op. cit.*, p. XIX.

